

Interview – Mohamed Mbougar Sarr et "le troisième continent" par Frédérique Roussel, [Libération](#), 27 août 2021

Comment la littérature permet peut-être de sortir du face-à-face "obsédant" entre Afrique et Occident. Rencontre avec l'auteur de "la Plus Secrète Mémoire des hommes", désigné prix Goncourt 2021, mercredi 3 novembre.

Quel est le rapport entre la vie et l'écriture ? La question hante *la Plus Secrète Mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr, né en 1990 à Dakar. Ses précédents romans traitaient du jihadisme (*Terre ceinte*, Présence africaine, 2015), des migrants (*Silence des chœurs*, Présence africaine, 2017) et du sujet sensible de l'homosexualité dans son pays (*De purs hommes*, Philippe Rey /Jimsaan, 2018). Son narrateur, Diégane Latyr Faye, jeune écrivain sénégalais vivant en France, découvre en 2018 un roman mythique paru en 1938, *le Labyrinthe de l'inhumanité*, signé d'un compatriote, T.C. Elimane. A l'époque, ce roman avait créé le scandale pour ses présumés plagiats. Mohamed Mbougar Sarr s'est inspiré de l'histoire vraie du Malien Yambo Ouologuem, prix Renaudot en 1968 pour *le Devoir de violence*, qui avait de la même manière suscité la polémique. Comme Yambo Ouologuem, T.C. Elimane a totalement disparu ensuite sans même se défendre. *La Plus Secrète Mémoire des hommes* relève de l'enquête, passionnant et déroutant cheminement à travers une mosaïque de témoignages, de récits et d'écrits, mais aussi du roman initiatique. Entretien avec l'auteur.



Mohamed Mbougar Sarr, à Paris, le 24 août.
(Lucile Boiron/Libération)

Pourquoi êtes-vous fasciné par la figure de l'écrivain Yambo Ouologuem ?

Elle marque toute personne qui découvre son histoire. Il n'a pas 30 ans quand il publie *le Devoir de violence*, qui sera attaqué autant par les Africains que par les Français. Ma fascination s'est nourrie de sa lecture et de ces questions : dans quel état d'esprit était-il ? Qu'a-t-il fait après ? Pourquoi s'est-il tu ? Et je me suis peu à peu orienté vers une thèse de littérature qui porte sur trois romans magnifiques parus en 1968, le sien, et ceux de Ahmadou Kourouma (*les Soleils des indépendances*) et de Malick Fall (*la Plaie*), qui inaugurent à mon sens la naissance du roman postcolonial dans la littérature africaine francophone. Et quand on travaille sur Yambo, on se rend compte que sa vie était romanesque. Mais je m'empresse de dire que *La Plus Secrète Mémoire des hommes* n'est pas sur lui, disons qu'il en est une inspiration, une silhouette tutélaire. Ce n'est pas sa vie que je romance. Je ne cherche pas à faire une exofiction, genre très à la mode.

Aviez-vous songé à une biographie ?

La biographie n'a pas ma prédilection. Les meilleures à mon goût sont toujours imaginaires. Je m'inscris dans une tradition qui serait celle de Borges, Bolaño ou Schwob. Une biographie est toujours incomplète et on ne peut la combler qu'en décidant de franchir le pas de l'imaginaire. Cette liberté-là permet parfois d'être plus exact, paradoxalement. Je me suis très vite détaché des sources biographiques ou de l'exactitude factuelle pour chercher une autre vérité par la fiction. Au-delà de Yambo, les questions qu'il soulève sont universelles.

En quoi *le Devoir de violence* vous a-t-il marqué ?

Dire que c'est un texte important dans l'histoire de la littérature africaine, et même de la littérature mondiale, est une banalité. Tout le sens du scandale qui s'est abattu sur lui vient de ce qu'il est arrivé à la croisée de plusieurs textes, de plusieurs époques, de plusieurs auteurs. Il est original aussi sur le plan littéraire, par le style, par la langue, par l'érudition. Yambo est un prosateur magnifique, très libre, très insolent, très différent de ceux qui ont écrit avant lui, en tout cas dans l'espace africain francophone. Il y a le personnage, le mythe. Mais le cœur du sujet, c'est la littérature.

Avez-vous choisi de multiplier les formes de narration – Journal, lettres, récits, flash-back – pour mieux reconstituer les fragments d'un parcours ?

Il est intéressant de voir comment on touche aux vérités d'une vie qui dépendent du regard de celui qui la relate. D'où cette polyphonie de voix et cette multiplicité de genres. Lorsqu'on enquête sur une existence, on est confronté à un foisonnement, à la fois très agencé et déstructuré. L'enquêteur navigue entre ces différents blocs de vérité, de narration et de temporalités. A quel moment telle chose est dite et quel sens cela a pour celui qui l'énonce à ce moment-là ? Le tout permet de composer un portrait très éclaté.

Tous les interlocuteurs directs ou indirects du narrateur sont des femmes. Était-ce volontaire ?

C'est intéressant que ce soient les femmes qui racontent Elimane, il exerce aussi un attrait sensuel. Il a une érotique qui est aussi un désir de vérité, que les femmes incarnaient le mieux. Je viens aussi d'une tradition où ce sont les femmes en général qui racontent, qui font l'histoire par les récits qu'elles en donnent. Et dans le roman, elles ont aussi cette fonction-là de faire avancer le récit et le narrateur.

La sensualité joue en effet un rôle majeur.

La vie érotique n'est jamais purement gratuite. Ce n'est pas un monde clos ou à part. C'est une porte d'entrée existentielle comme une autre. J'ai appris de mon ami et mentor l'écrivain togolais Sami Tchak, que la sexualité est toujours un point de sens. C'est pour cette raison qu'autant le narrateur qu'Elimane ont une vie érotique qui dit quelque chose d'eux. Pour Diégane en effet, c'est une sorte d'oscillation entre la cérébralité et un désir qui est là, mais qui n'arrive pas toujours à s'exprimer clairement. C'est ce que la romancière Siga D. lui dit au fond : arrête de jouer l'écrivain tout le temps et sois présent à ta sensualité, vis-la pleinement au lieu d'y réfléchir dès la première caresse.

Lire aussi > Chronique [Mohamed Mbougar Sarr, dernier membre de la confrérie secrète autour de Roberto Bolaño](#)

Sa manière d'être au monde semble aussi déterminer sa manière d'être à l'écriture.

Toute écriture procède d'un désir qui n'est pas qu'intérieur. Il y a une érotique de l'écriture, une façon d'avoir une relation sensuelle au monde. Barthes a tout un développement sur le plaisir du texte, sur la jouissance de lire mais aussi d'écrire. Pour un écrivain, il me semble que c'est important, pas simplement parce qu'on a une vie sexuelle, mais parce que le regard que l'on jette sur les choses procède aussi d'une érotique qu'on essaie de mettre en mots. Que ce soit pour Diégane, pour Elimane, pour Siga D., pour la poétesse haïtienne, tous et toutes ont une attention forte à la question du désir, du désir d'écrire, de la manière de transmuter en mots une vie vraiment charnelle, au sens littéral.

Aviez-vous en tête que Yambo a publié aussi un livre érotique en 1969 ?

Ce texte, *les Mille et Une Bibles du sexe*, se trouve peut-être en arrière-plan. C'est un livre très étrange dans la tradition des grands textes libertins français du XVIIIe siècle. C'est également ça l'originalité de Yambo : il a exploré des domaines qui ne l'étaient pas tout à fait à son époque, qui plus est par des Africains.

Avez-vous toujours ce souci de la véracité du contexte ?

Quand vous placez une intrigue ou un personnage dans un paysage vraisemblable ou même exact, la confusion se crée. Par exemple, on sait que Gombrowicz et Sábato ont été très amis à Buenos Aires, dans un cercle qui comprenait les sœurs Ocampo, les Borges, etc. En y ajoutant Elimane, on finit par se demander s'il n'a pas vraiment été là aussi... Je prête des phrases à des jurés du Goncourt qui n'ont pas été prononcées à l'époque. Tout ça fait un effet de réel qui rend intéressant et ludique le travail de la narration. Mais avant, il faut tenter d'être exact sur le contexte littéraire, historique et politique. C'est aussi ça infuser de la densité au roman : on lui donne une chair réelle, avant de prendre des libertés par la fiction, mais aussi en introduisant des choses plus fantastiques, magiques, qui font que le texte devient plus mouvant, plus tourbillonnant.

Il y a l'alternative entre rester en Afrique ou partir en Occident. Comment résolvez-vous l'équation ?

Entre ces deux continents et histoires entre lesquels on a toujours l'impression qu'il faut choisir, j'essaye d'en inventer un autre. Le troisième, c'est le continent de la littérature. Peut-être peut-on arriver à s'en sortir par là, à sortir en tout cas de ce face-à-face obsédant qui fatigue tout le monde. On a l'impression que la littérature n'est souvent qu'un prétexte ou qu'un support pour servir un discours politique, mais qu'elle n'est pas intéressante en soi. Je pense qu'il n'y a pas de façon plus brutale de s'attaquer aux problèmes que d'essayer de les dépasser par l'écriture. C'est ce que tente peut-être Diégane ; Elimane l'a tenté et a échoué. Il n'a pas été compris. C'était trop tôt comme pour Yambo d'une certaine manière. C'est vraiment en redonnant une importance à la création qu'on peut peut-être parvenir à dire quelque chose sur l'histoire de façon lucide, dépassionnée ou d'une passion qui n'est pas de confrontation. Je ne dis pas que la littérature est le seul moyen. Pour moi, il faut proposer des œuvres qui ont l'ambition d'embrasser toute cette histoire, mais qui ne sont pas des procès ou des sortes de réquisitoires.

Que voulez-vous dire ?

Ce serait vraiment une littérature qui sait que pour avancer, il faut voir ce qu'il y a derrière soi pour proposer des voies nouvelles. La littérature, c'est aussi une histoire. Quand on veut faire le procès du colonialisme, on oublie que tout ça a été fait, et magistralement, par de grands écrivains, Ousmane Sembène ou Mongo Beti, et du côté nigérian ou ghanéen, Chinua Achebe et Ayi Kwei Armah. *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane parle de cette ambiguïté entre l'Occident et l'Afrique mais il y a cette idée qu'on ne peut finir que par choisir l'un ou l'autre, ou mourir dans cette ambiguïté. Qu'est-ce qu'on fait après ces auteurs tout en étant leurs héritiers ? Quelle est l'étape suivante ? Il y a des possibilités de trajectoires qui peuvent être plus ouvertes, et embrasser les deux. Cela ne veut pas dire être complaisant avec l'un ou l'autre. C'est au contraire regarder l'histoire de façon lucide pour inventer autre chose. Je veux sortir des catégories, des assignations, des attentes trop fortes, un peu impératives qui viendraient d'un côté ou de l'autre pour une liberté qui est la vraie condition de la création.

Une dédicace à Yambo Ouologuem, un exergue de Bolaño...

Tous deux sont très importants pour ce texte en particulier. Yambo pour ce qu'il a été comme écrivain et pour sa légende qui m'a fasciné. Et Bolaño... On entend souvent cette formule : quel est l'écrivain qui a changé votre vie ? Il y en a plusieurs forcément. Mais le plus récent qui a changé ma vie comme lecteur, mais aussi comme écrivain, parce que c'est aussi un maître d'écriture et un maître de lecture, c'est Bolaño. J'ai tenté de mettre dans ce roman tout un ensemble d'obsessions qui étaient déjà chez lui magistralement exprimées. Je m'enorgueillis de faire partie d'une sorte de petite confrérie qui compte de plus en plus de membres, et tant mieux, qui lisent Bolaño. Et pour *la Plus Secrète Mémoire des hommes*, il a été la figure centrale. Tous ses grands textes portent sur des écrivains qui cherchent le sens de leur engagement poétique, qui cherchent des écrivains disparus ou légendaires. De ce point de vue, je ne revendique aucune forme d'originalité.

Elimane est un "voyant", une veine aussi fantastique et culturelle ?

C'est lié évidemment à ma culture, à mon enfance, à la famille et à l'ethnie dont je suis originaire où l'on compose encore aujourd'hui avec cette réalité ou cette surréalité-là. Cela fait partie du quotidien des gens avec une vraie signification. Les voyants ou en tout cas considérés comme tels existent toujours. Dans le roman, Elimane est issu d'une famille de voyants, lui-même en étant un. C'est une hypothèse parmi d'autres sur le sens de son existence. Alors pourquoi n'a-t-il donc pas vu ce qui l'attendait ? Mais même quand on est voyant, on ne voit pas tout. Il y a des choses qui demeurent voilées et c'est en avançant dans la vie qu'on les voit peut-être, tout simplement. Je ne veux pas verser dans l'ésotérisme, mais pour moi, il y a une sorte d'attention qu'il faut prêter aux choses, aux êtres, qui va simplement au-delà de l'attention factuelle. Je trouve intéressants les textes littéraires où il y a, à un moment donné, un trouble à l'intérieur du déploiement linéaire et rationnel de ce qu'on appelle le réel, où il y a irruption de quelque chose qui ne relève pas des catégories habituelles de perception et d'appréhension. Ce qui fait que, à un moment donné, même pendant une seconde, on sent que le réel est beaucoup plus épais qu'on ne le dit, avec une profondeur donnée par la possibilité du fantastique ou du surnaturel. C'est culturel, mais c'est aussi très littéraire.

Mohamed Mbougar Sarr *La Plus Secrète Mémoire des hommes* Philippe Rey/Jimsaan, 461 pp., 22€ (ebook : 14,99 €).

Mise à jour : interview republiée mercredi 3 novembre après la remise du prix Goncourt à Mohamed Mbougar Sarr